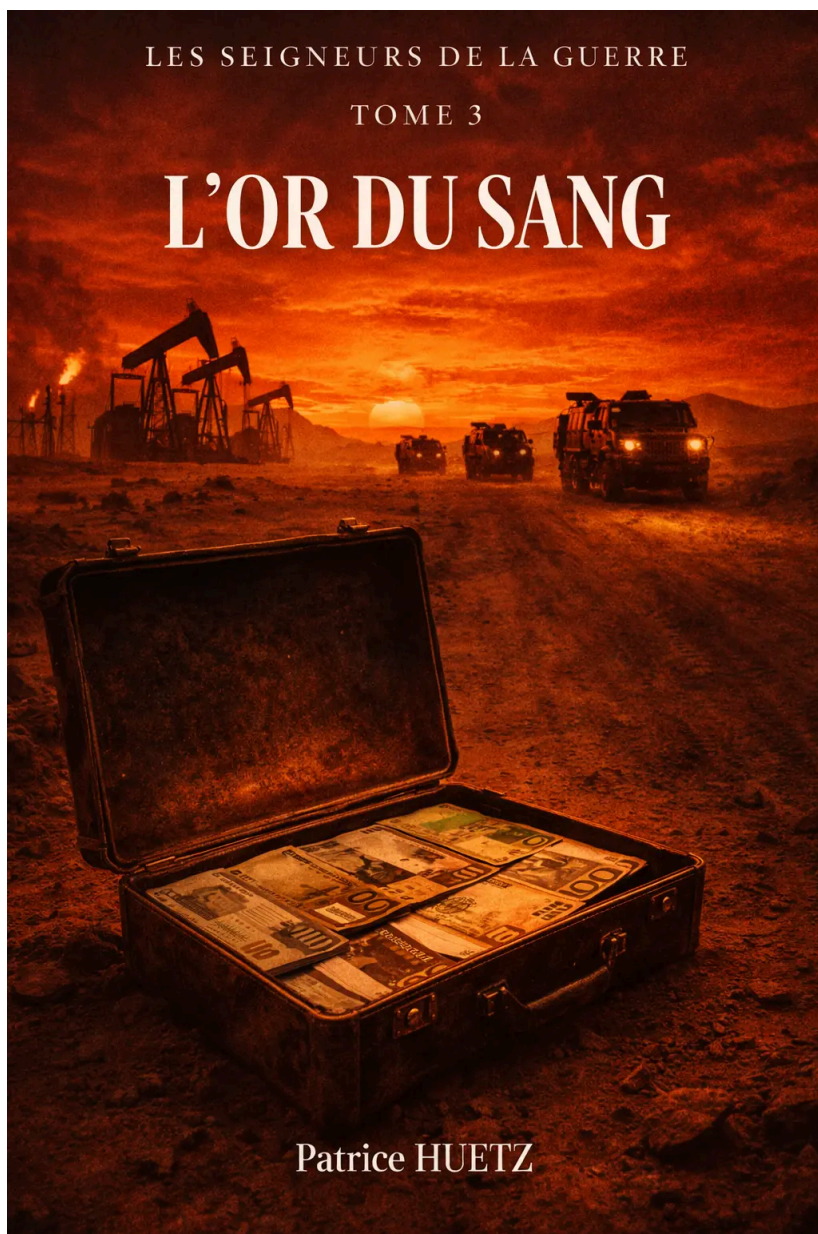


LES SEIGNEURS DE LA GUERRE

TOME 3

L'OR DU SANG



Patrice HUETZ

Les Seigneurs de la Guerre — L'Or du Sang

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Tripoli 2011

Tripoli, Libye — Février 2011

En 2010-2012, en Libye et au Mali, Victor Marchand et ARES opéraient dans un contexte géopolitique qui avait ses propres règles, ses propres acteurs, ses propres zones de gris. Le titre de ce chapitre — *Tripoli 2011* — résumait l'enjeu immédiat. La réalité opérationnelle, comme toujours, était plus complexe.

Victor Marchand menait l'opération avec la précision acquise en quinze années de terrain — Légion étrangère puis ARES. Dans la zone de Libye et du Mali, les règles d'engagement privées étaient simples : protéger le client, minimiser les dommages collatéraux, rentrer avec tous ses hommes. Ces règles, il les avait gravées dans ses procédures opérationnelles standardisées. Les respecter, sur le terrain, était une autre affaire.

Le contact arriva sans préavis — comme toujours, comme les embuscades arrivaient toujours, dans l'espace entre deux instants de fausse sécurité. Victor vit l'angle de tir une fraction de seconde avant l'impact. Il n'y avait pas de pensée dans ces moments-là — seulement la géométrie du danger et la réponse motrice entraînée par dix mille répétitions.

La situation ce jour-là était caractéristique de ce que Victor avait appris à reconnaître comme le pattern de Libye et du Mali : tension latente, acteurs multiples, information incomplète, décision obligatoire sous pression temporelle. Il avait dix hommes, les bons équipements, et trois options tactiques dont aucune n'était parfaite.

Il choisit la deuxième — le compromis pragmatique entre la sécurité maximale et l'efficacité minimale. Baptiste le regardait depuis le siège passager du Defender de tête avec cet air qu'il avait quand il avait calculé la même chose et était arrivé à la même conclusion mais attendait que Victor le dise en premier.

Baptiste et Victor opéraient depuis assez longtemps ensemble pour avoir développé un langage de signes opérationnel — pas les signes officiels de la Légion, leurs propres codes construits sur dix ans de travail commun. Deux doigts vers la droite : flanc droit non couvert. Poing fermé : arrêt. Main ouverte vers le bas : descente lente.

Dans cette opération, le deuxième acte était toujours la partie la plus délicate — le moment où le plan initial rencontrait la réalité du terrain et demandait à être adapté. Victor aimait ces moments de façon presque perverse : ils révélaient ce que l'entraînement et la préparation avaient vraiment installé dans les réflexes, par opposition à ce qui restait théorique.

Les informations remontaient par radio — Dahl aux communications, Chevalier au médical en stand-by, Ferreira au tir de couverture si nécessaire. L'équipe ARES fonctionnait comme un organisme distribué, chaque membre sachant ce qu'il faisait sans avoir besoin de confirmation constante.

La phase centrale de l'opération révéla ce que la reconnaissance préalable n'avait pas montré — dans les zones de conflit, il y avait toujours des informations que même les meilleurs informateurs locaux ne remontaient pas, soit parce qu'ils ne les connaissaient pas, soit parce qu'ils calculaient qu'il était plus rentable de les garder.

Victor s'adapta. C'était la Leçon 6 qu'il n'avait pas encore formulée mais qu'il vivait : le plan durait jusqu'au premier contact avec la réalité, et la qualité d'un commandant se mesurait à sa capacité d'adaptation dans les secondes qui suivaient ce contact.

Il modifia le dispositif. Repositionna deux hommes. Changea la séquence d'action. Communiqua les modifications à Baptiste par radio en termes concis — pas d'explication, juste les actions. Baptiste s'exécuta sans délai.

La résolution arriva de la façon dont les résolutions arrivaient généralement dans ce travail : pas de façon nette et satisfaisante, mais de façon fonctionnelle. L'objectif atteint, les hommes présents, le matériel intact ou presque. Les questions morales, politiques, et économiques de ce qu'on venait de faire — et pour qui — restaient en suspens.

Victor fit le tour de ses hommes. Bilan rapide : aucun blessé grave, deux contusions mineures, une radio endommagée. Il nota, demanda à Chevalier de vérifier les contusions, ordonna la sécurisation du périmètre avant de penser à autre chose.

Les clients étaient satisfaits — Victor recevrait un message de confirmation dans les deux heures. L'argent suivrait dans les quarante-huit heures sur le compte de Dubaï. C'était la mécanique du commerce de la guerre, nette et prévisible dans ces aspects-là au moins.

Ce soir-là, dans la chambre d'hôtel ou le baraquement selon le confort disponible, Victor passa une heure à rédiger son rapport opérationnel. Pas pour le client — le rapport client était court et factuel, une page maximum. Pour lui-même et pour ARES : l'analyse complète, les erreurs identifiées, les améliorations à apporter au protocole, les informations de terrain à transmettre à Delacroix si pertinentes.

Il pensait à son père pendant ces moments d'écriture. Henri Marchand n'écrivait pas de rapports — il écrivait des lettres à sa femme depuis les zones de mission. Des lettres qui disaient *je mange bien, l'équipement est correct, ne t'inquiète pas*. Victor se demandait parfois si son père analysait ses opérations après coup avec la même froideur, ou s'il les enfermaient dans une boîte et passait à la suite.

Dans le carnet, le nom de l'opération, la date, le bilan humain et matériel. Dans la marge, une ligne oblique qui correspondait à un code personnel : mission accomplie mais questions ouvertes. Il y en avait toujours. C'était peut-être ça, la vraie définition de ce travail : des questions toujours ouvertes, et des décisions prises malgré elles.

Les jours qui suivirent l'opération de *Tripoli 2011* furent marqués par le travail invisible que Victor faisait systématiquement après chaque action : l'analyse. Pas l'analyse opérationnelle immédiate, qu'il avait faite dans l'heure. L'analyse structurelle — comprendre pourquoi la situation s'était développée comme elle l'avait fait, quels acteurs avaient eu quels intérêts, comment ARES s'était inséré dans ces dynamiques.

Ce travail prenait une à deux heures par jour. Victor le faisait le soir, seul, dans la chambre ou le baraquement disponible, avec son carnet et parfois le laptop pour les recherches géopolitiques. Il avait appris, depuis les premières missions en Côte d'Ivoire, que comprendre le contexte était aussi important que l'exécution tactique. Un mercenaire qui ne comprenait que la tactique était un outil. Un mercenaire qui comprenait le contexte devenait un acteur.

Victor avait décidé, sans se l'avouer complètement, d'être un acteur.

Baptiste l'aurait contredit — ou plutôt, il aurait dit la même chose avec un mot différent et une cigarette différemment tenue. Depuis la mort de Baptiste, Victor faisait ça seul. Le silence de l'absence de Baptiste était constant, pas douloureux de façon aiguë,

mais présent comme une fréquence radio qu'on entend mais à laquelle on n'assigne pas de station.

Dans le carnet, il notait les informations pour Delacroix. Dans les marges, il notait ce qu'il gardait pour lui.

La zone dans laquelle ARES opérait à Tripoli, Libye — Février 2011 était traversée par des dynamiques qui dépassaient largement les enjeux immédiats de chaque mission. Les conflits que Victor avait traversés depuis 2005 n'étaient pas des anomalies — ils étaient les formes visibles d'une redistribution de pouvoir globale, le moment où l'ordre post-guerre froide montrait ses limites et ses contradictions.

Les États faillis — Côte d'Ivoire, Soudan, Libye, Mali, Syrie, Ukraine, Centrafrique, Myanmar — n'avaient pas failli par accident. Ils avaient failli par la combinaison de structures institutionnelles héritées de la colonisation ou de la guerre froide, de ressources naturelles qui attiraient des acteurs externes avec des intérêts contradictoires, et de tensions internes qui n'avaient pas été résolues quand elles auraient pu l'être.

Dans ces faillites d'État, les acteurs privés — compagnies minières, contractors de sécurité, trafiquants d'armes, fonds d'investissement opportunistes — remplissaient les vides que les institutions légitimes ne pouvaient plus occuper. ARES était l'un de ces acteurs. Pas le pire, pas le meilleur. Un acteur avec ses propres intérêts, ses propres logiques, ses propres limites.

Victor avait compris ça progressivement, depuis Abidjan en 2005 jusqu'ici. Il ne le formulait pas en termes d'auto-critique — ce n'était pas son registre naturel. Il le formulait en termes de lecture du système. Et le système, il faut le dire, lui avait permis de prospérer.

C'était peut-être la définition la plus honnête du problème.

Delacroix était toujours là — il avait été promu lieutenant-général entre-temps, mais sa relation avec Victor restait dans le même registre

qu'en 2005 : instrumentale des deux côtés, mutuellement utile, avec une couche de respect professionnel qu'aucun des deux n'aurait qualifié d'amitié mais qui ressemblait à quelque chose dans cette direction.

Le rapport de la mission *Tripoli 2011* fut transmis dans les quarante-huit heures. Victor était précis — noms, positions, routes, flux financiers estimés, connexions avec d'autres acteurs. La qualité de l'information DRM dépendait de la qualité des observations terrain, et Victor était un observateur méticuleux.

Delacroix répondit avec sa concision habituelle : information exploitable, bonus en transit, prochaine opportunité identifiée. La mécanique fonctionnait.

Ce que Victor n'incluait jamais dans ces rapports : ses observations sur lui-même. Delacroix n'avait pas besoin de savoir ce que Victor pensait de ses propres actions. Il avait besoin d'information géopolitique. Victor lui donnait ça.

Le reste appartenait au carnet.

La nuit tombait sur la zone d'opération. Victor posa son carnet. Vérifia l'heure — les relèves de garde, les communications programmées, la logistique du lendemain. Tout en ordre.

Il pensa à une chose que Baptiste lui avait dite une fois, dans un bar de Man en 2006, avec cette façon qu'il avait de formuler des vérités obliquement : *Le problème avec les règles qu'on se fixe, c'est qu'on les teste exactement au moment où c'est difficile de les respecter. Sinon c'est pas des règles, c'est des déclarations d'intention.*

Victor avait ses règles. Il les avait testées. Il en avait respecté certaines, transgressé d'autres dans les marges qu'il s'était lui-même définies.

La prochaine mission était déjà dans le pipeline. Il y aurait d'autres tests.

CHAPITRE 2

L'Hôtel Rixos

Tripoli — Mars 2011

En 2010-2012, en Libye et au Mali, Victor Marchand et ARES opéraient dans un contexte géopolitique qui avait ses propres règles, ses propres acteurs, ses propres zones de gris. Le titre de ce chapitre — *L'Hôtel Rixos* — résumait l'enjeu immédiat. La réalité opérationnelle, comme toujours, était plus complexe.

Les moments de luxe dans la vie d'un homme de terrain avaient une qualité particulière — pas la satisfaction banale d'un confort ordinaire, mais quelque chose de plus intense, de contrasté. Savoir exactement ce que le confort remplace donnait une saveur différente à chaque chose.

Dans la zone de Libye et du Mali, l'hôtel de référence était le seul endroit où la guerre n'entraînait pas directement. Victor y appréciait la climatisation avec la conscience de quelqu'un qui avait dormi sous quarante degrés sans elle pendant des semaines. Il y buvait le premier verre de quelque chose de décent avec la conscience de quelqu'un qui avait bu de l'eau de purification pendant un mois.

La situation ce jour-là était caractéristique de ce que Victor avait appris à reconnaître comme le pattern de Libye et du Mali : tension